

LE RAPPORT DE L'HOMME À SON ENVIRONNEMENT ET LA NOTION DE SUJET

Édith PLANCHE

Association SeA, Science et Art

Résumé : Quel rapport les sociétés technico-industrielles entretiennent-elles avec la « nature » ? Les sociétés traditionnelles ici ou ailleurs dans le monde vivent-elles un rapport plus serein ? Nous constaterons que toute société s'arrange avec ses prélèvements sur la nature dans un jeu d'apparence et de refoulement. Néanmoins, le dialogue nord-sud peut nous ouvrir des perspectives pour un XXI^e siècle de la reconnaissance des points de vue dans une pensée complexe et complète au service de la notion de sujet.

Abstract: What is the current relationship between our late industrial society and nature ? Is the lifestyle of traditional societies more balanced towards the environment ? We will establish that any society connives at its destruction of nature in a game with appearances and repression. Nevertheless, the North-South dialogue is likely to open prospects of acknowledgement of each other's opinions, in a situation of complexity, consistency and subjectivity.

Quel rapport l'homme entretient-il avec la nature ? Nous partirons de la dialectique nature/culture pour la décomposer à travers les différentes cosmogonies qu'on peut rencontrer dans le monde de l'homo sapiens. Nous situerons le socle européen comme fondateur d'une manière de penser la nature, modèle qui a pris le pouvoir avec la modernité et l'uniformisation du monde. Mais nous nous attacherons aux pôles de résistance, la mondialisation coexistant avec les cultures singulières qui usent de syncrétisme culturel, pour constater que toute culture s'arrange avec ses prélèvements sur la nature dans un jeu d'apparences et de refoulement. Néanmoins, le XXI^e siècle pourrait être le terrain d'émergence d'une pensée complexe qui se cherche autour de l'idée qu'il n'y aurait plus de centre, dans une pluralité des points de vue au service de la notion de sujet. Ne faut-il pas passer de la pensée complexe à la pensée complète, et de la pensée de la catégorie à la pensée de l'énergie ?

LA QUESTION DE L'HOMME ET DE « LA NATURE »

Comme le dit le journaliste Hervé Kempf, « La pensée occidentale, nourrie aux sources Grecques et judéo-chrétiennes, a défini l'Homme par opposition avec la nature. Après que le rationalisme a poussé cette conception à l'extrême, les penseurs cherchent aujourd'hui à renouer le lien » (1) ; et comme le suggère Edgar Morin, cette conception du monde qui érige l'Homme au sommet de la chaîne comme être pensant et être conscient, est étroitement liée à l'avènement de la science sur la base d'un socle judéo-chrétien : « Ce qui succède au christianisme, toute la pensée laïque qui démarre avec le rationalisme, avec la science, avec la technique, est une pensée qui va vers la conquête du monde, vers la praxis et qui par là-même dissout le néant : par tout le grand progressisme qui s'est développé au cours du 19^e siècle et du début du 20^e siècle, l'Homme va devenir le maître et le possesseur de la nature, l'Homme est le roi de l'univers » (2). D'une part, historiquement (dans le temps), cette séparation nature-culture est née sur le socle européen. D'autre part, dans d'autres sociétés (dans l'espace), ce clivage n'est pas opérant.

LE CLIVAGE HOMME-NATURE DANS LE TEMPS :

De manière schématique, on peut situer le clivage Homme-Nature dans le temps européen et scientifique. La société technico-industrielle sépare l'Homme de la nature, d'abord physiquement par le développement des techniques qui l'affranchit des contraintes naturelles. Ainsi, contrairement à nos modes de vie qui amènent l'eau au robinet, toute la vie d'un peul woodabé du Niger est

organisée autour de la quête de l'eau. Il fait vingt kilomètres tous les deux jours pour tirer de l'eau du puits avec des moyens sommaires, restant alors davantage en contact avec les réalités du milieu naturel. Ensuite, philosophiquement, l'Homme occidental se distingue du reste du monde vivant par sa capacité culturelle.

Le clivage Homme-Nature dans le temps européen : schéma Edith Planche

« La résolution Judéo-chrétienne »	Judéo-chrétienne	Introduit le clivage : l'Homme possède une âme qui l'élève au dessus de l'animal et de la nature / l'état de bête, de nature animale sans conscience, état d'objet.
« La résolution par la raison »	Philosophie Grecque Descartes	La <i>ratio</i> grecque puis Descartes, au sens générique, entérine le clivage : Homme « je pense donc je suis » / nature inconsciente d'elle-même.
« La résolution par la science »	Darwin	Déplace le clivage : avec Darwin, un socle commun réunit les éléments du monde vivant mais l'Homme garde le privilège de la capacité culturelle.
La résolution par la rationalisation, la technique et l'industriel	XXème siècle	La science et la technique, au sommet de leur gloire, aménagent, rationalisent, maîtrisent la nature. Le cerveau génère t-il la culture ?

À une autre échelle de temps, on revisitera les sociétés traditionnelles européennes, qui, par leur mode de vie lié à un terroir particulier, restent plus proches des rythmes naturels. Ce sont par exemple, les cultures fluviales du XIXe siècle où l'on vit encore à la cadence des crues, où l'on monte les meubles à l'étage pour se protéger et en même temps laisser la place au fleuve afin qu'il vive son processus naturel, où des affects positifs et négatifs se créent autour de la crue, où celle-ci structure la vie de riverain. La manière dont le riverain va composer avec la crue dénote un partage des espaces nature-culture. Par ailleurs, la mondialisation entraîne une perte des identités locales et de l'ancrage au territoire naturel qui donnait du sens à la réponse technique. Par exemple, la technicisation du traitement laitier a remplacé le portage individuel du lait des vaches à la fruitière, qui restait encore au milieu du XXe siècle un lieu de rencontre de tout le village pour un rituel de convivialité. A cette époque, les gestes techniques étaient associés à la vie et aux valeurs de la

communauté. La rationalisation va de pair avec la coupure des valeurs en lien avec le territoire de proximité.

LE CLIVAGE HOMME-NATURE DANS L'ESPACE

D'autres peuples définissent leur culture en intégrant la nature dans leur organisation de vie pratique et culturelle. Lorsque le modèle dit occidental pose l'Homme au centre du monde avec l'idée que la nature doit s'organiser autour de ses besoins, ces peuples posent l'environnement comme le berceau dans lequel l'Homme est inclus et doit s'organiser. Selon Philippe Descola, le paradigme « occidental » de l'idée de nature renvoie à une cosmogonie eurocentrique et anthropogénique, la moins partagée au monde. Pour nous, cette vision du monde est née sur le socle européen avec la domination du rationalisme s'appuyant sur le visage a-culturel de la science. Cette vision humaine (anthropogénique) est non partagée par tous les existants.

Comparaison de notre société européenne avec les sociétés traditionnelles

Philippe Descola établit une classification des cultures en créant un jeu entre identités et différences des intériorités et extériorités (3) qui oppose radicalement le « naturalisme » européen à « l'animisme ». Selon cet anthropologue, la posture « naturaliste » réunit l'Homme et les autres vivants par leur nature biologique (ce qu'il distingue comme « extériorité semblable » = fait de la même matière biologique) tandis qu'ils se différencieraient par leur intériorité, seul l'homme parmi les vivants possédant une « âme » ou une « conscience » ou, -exprimé de façon plus scientifique-, une capacité sensible et culturelle. Au contraire, dans une société animiste, humains et autres existants sont au même titre réceptacles d'une âme (4) qui va les identifier comme participant d'une intériorité semblable. Par contre, chaque existant possède une extériorité par la forme qui correspond à sa position dans la chaîne trophique et pose sa différence de point de vue sur le monde. Pour exemple, tandis que les conquistadors, forts de leur idéologie chrétienne, se sont attachés à vérifier si les indiens avaient bien une âme et s'ils faisaient donc partie de l'humanité ; les autochtones d'Amérique se préoccupaient de la forme et du corps en plongeant les conquistadors dans l'eau bouillante, afin de vérifier leur nature réelle. Dans le monde animiste, animaux mais aussi plantes et lieux peuvent être animés et l'Homme va établir des relations de dialogue avec le milieu : ainsi, pour les montagnards Mofu du Nord Cameroun, l'eau d'un puits « peut partir d'elle-même », signifiant une capacité d'intention donnée à l'eau (5). Les cultures à composante animistes ou totémistes, considèrent plusieurs éléments donnés, dont les animaux, les plantes, l'Homme...

pour entretenir entre tous, des correspondances, des liens, des identités, des relations qui sont sociales, affectives et symboliques. La nature n'est plus considérée comme un objet à manipuler, mais comme un terrain avec lequel composer. On peut schématiser le modèle occidental en forme de pyramide avec l'Homme au sommet du vivant, tandis que le modèle animiste se manifeste par une forme circulaire.

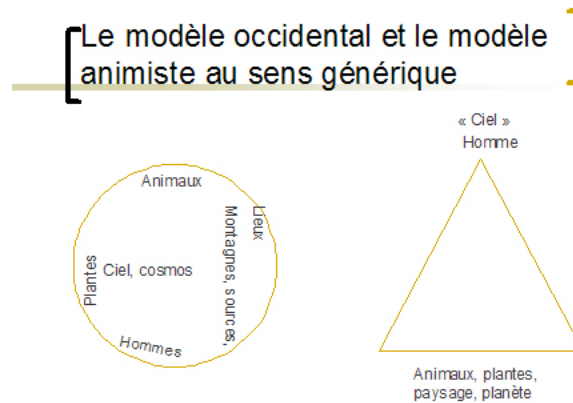


Schéma Edith Planche

Un rapport d'échange équilibré

L'animisme ou le totémisme mettent en jeu des modes de penser le monde impliquant un rapport plus égalitaire avec la nature, plus relié (respect de l'animal totem et lien de parenté entre l'Homme et le monde animal ou végétal dans le totémisme, rituels demandant pardon aux animaux chassés dans l'animisme). Dans le sens de qualité d'attention à la présence de ses forces vivantes, respecter la nature, c'est ici se tenir en face d'elle, dans un rapport d'échange équilibré. L'Homme redistribue toujours au milieu, à travers des rituels, ce qu'il lui a pris, sous forme d'animaux (chasse), de végétaux (cueillette) ou bien encore la société prend bien soin que l'animal totem des uns, ne soit pas celui des autres, chaque groupe prenant en charge la protection d'une espèce. Dans cette relation d'échange avec le monde naturel, le chamane est garant de la circulation entre les mondes : entre monde visible et invisible, entre l'Homme et ses ancêtres, entre les ancêtres et les lieux naturels où s'inscrit leur paternité, entre ces ancêtres et le paysage dans lequel s'inscrit l'origine de la vie, entre ces lieux réservoirs des naissances de la vie sur Terre et un cosmos représenté par une parité - soleil et lune -, mer et ciel ou Dieu suprême qui marque le monde avant la chute, la spéciation, la division entre les êtres et les mondes. Et le sacrifice est souvent là pour alimenter et rétablir ces liens : avec le cosmos comme dans le sacrifice humain chez les aztèques, pour faire circuler l'énergie du vivant comme dans le sacrifice animal en Afrique occidentale qui a pour fonction l'alimentation du corps par la chair de l'animal et l'alimentation des esprits par son sang. Le chamane est en relation de communication avec la plante hallucinogène ou l'animal qui nous

visite en rêve pour faire passer des messages : messages de chasse mais aussi de sens. Car pour certain amérindien et beaucoup d'animistes, le monde du rêve et le monde invisible sont la « vraie vie ». Quand l'animal totem est chassé, il est considéré comme un partenaire. Il y a ici une chaîne d'échange de la vie. Ce n'est pas la mort pour la mort. Il peut même indiquer où il se trouve en rêve. Car ce n'est pas son expression incarnée qui doit être préservée, mais le principe et l'essence de sa forme, qui se trouve sauvegardé dans le paysage gardien des origines comme à Ayers Rock en Australie (Uluru en Aborigène). Ici, les lieux sacrés sont le réservoir de l'essence de la vie qui y éclot sous forme de prototypes souches et l'Homme ainsi que les autres formes du vivant naissent de la montagne, via ces modèles totémiques. L'ancrage au territoire et au paysage relie l'Homme à ses ancêtres et à son origine humaine sur la Terre.

L'ancrage au territoire et la quête d'identité

On peut dire que toute société recherche un ancrage au territoire naturel. L'Homme moderne ne fait pas moins qu'entretenir ces liens symboliques lorsqu'il véhicule des mythes d'enjeu de rapprochement du territoire, par exemple avec les controverses autour de l'origine du nom des lieux comme la commune. En effet, on rencontre très souvent une étymologie savante qui fait référence à une célébrité ou une famille et prend sa place dans une dimension historique qui s'oppose à une étymologie populaire qui veut rapprocher les habitants d'un lieu fort dans le paysage, le plus souvent source de travail. A Thiers, la croyance dans le fait que la rivière de la Durolle qui traverse la ville coutelière serait dotée d'une eau favorable au tranchant de la lame du couteau, est un enjeu d'inscription de la coutellerie dans le territoire naturel. Ce mythe véhiculé par la mémoire thiernoise, montagne pauvre où s'est installé l'artisanat du couteau, revalorise ainsi l'ancrage de la force artisanale au paysage. Autrefois, il y avait une continuité entre l'environnement et l'artisanat coutelier (relations culturelles, sociales, symboliques, etc.), alors qu'aujourd'hui, les usines s'uniformisent : la ville traditionnelle coutelière faite d'accidents, de particularismes, de rues étroites, de coutellerie proche de la rivière va se dé-traditionnaliser en allant implanter ses usines dans la plaine, plane, plate, et sans plus aucun lien avec la Durolle qui symbolisait quelque part l'inscription de la coutellerie en « nature ». Les habitants parlent d'une industrie « japonisée », parce qu'elle échappe au local. A l'image du totémisme australien qui fait « surgir l'humanité de la montagne », marquant l'ancrage de la communauté au territoire, le thiernois revendique son identité à travers l'é mouleur, figure noble de la coutellerie traditionnelle. En effet, ce corps de métier, installé aujourd'hui à l'Ecomusée, catalyse en lui les valeurs d'inscription du couteau dans le paysage. C'est lui qui façonne le tranchant, au péril de sa vie, avec sa meule installée directement sur la rivière, contrairement au paysan-coutelier qui travaille loin de la Durolle (6). C'est bien avec la Mondialisation qui linéarise les modèles et les rend exportables en tout lieu, que la culture se

détache du territoire, des racines et d'un ancrage local, sources de repères et de liens avec le milieu environnant.

Toute société s'arrange avec ses prélèvements sur la nature

Toute société gère le besoin de tenir la nature à bonne distance et la nécessité de réguler ses liens avec l'environnement. Néanmoins, cette relation d'équilibre dans les prélèvements sur la nature est source d'idéalisation des occidentaux pour ces autres cultures, dans lesquelles se projette la formation d'une culture idéale, qui prend racine dans les mouvements écologistes. Si la coupure entre nature et culture n'a pas de sens dans ces cultures, elles sous-tendent un rapport à la nature différencié mais néanmoins pas forcément lisse. Ainsi, le chamanisme par exemple, lié à l'animisme, met en jeu dans la transaction de l'Homme avec la nature, des rapports de force et de pouvoir extrêmement violents trop souvent occultés avec le mythe du « bon sauvage » et le désir de trouver refuge dans une société plus respectueuse du milieu. Vivre en nature, ce n'est pas facile ! Il n'empêche que, les sciences et techniques, par la puissance de leurs moyens, ont réussi à bouleverser l'ordre du monde de façon radicale, à impacter la Terre dans sa nature même. La différence des cultures européennes industrielles avec les cultures animistes au sens générique n'est donc pas tant dans un rapport plus ou moins serein entretenu avec la nature que dans la distanciation du lien à la nature, et dans la démesure des prélèvements engendrés par ses moyens techniques. Il ne s'agit pas tant dans ces sociétés, d'une nature mère, idéalisée et protectrice, que d'une nature avec laquelle entretenir des liens de réciprocité. Même le chamane qui entretient un rapport de force avec la nature, reste dans un lien de pied d'égalité dans ce duel où se jouent des échanges d'énergie avec le vivant, qu'ils soient positifs ou négatifs. Celui qui chasse et cueille pour manger est dans un rapport d'équilibre naturel, alors que le chasseur occidental, comme l'éducateur à l'environnement parfois, joue avec le vivant... qui devient objet de ses désirs (sport, expérience ludique de manger un insecte). Par ailleurs, avec la chosification massive du vivant, on détruit plus que ce dont on a besoin, quand bien même les sociétés animistes s'arrangent aussi, à une autre échelle avec la manipulation du vivant. Qu'en est-il en effet de la violence du sacrifice ? L'animiste de l'Afrique occidentale par exemple, va utiliser l'animal domestique dans ses sacrifices, dans la mesure où ce dernier est considéré comme la propriété de l'Homme qui aura tout droit sur lui. En faisant rentrer l'animal dans le statut de la culture, il évite le risque de provoquer la riposte de la nature. En effet, les animaux sauvages conservant quant à eux le statut de la nature, restent porteurs de forces dangereuses. L'animal sacrifié servira au sens propre d'intermédiaire avec les dieux (par son sang) tout en servant de nourriture (par sa chair), arrangeant l'Homme dans cette façon élaborée de se nourrir tout en nourrissant les dieux. S'agit-il seulement ici d'échanger de l'énergie et de la faire circuler ou bien aussi d'une manipulation anthropocentrée du vivant ?

Des sociétés modèles pour une relation entre l'Homme et la nature idéale ?

Le mythe du « bon sauvage » porte bien son nom. Les recompositions patrimoniales autour de l'indigénité, de l'africanité, portées d'abord par des intellectuels puis par des politiques, sont des syncrétismes qui surfent sur la vague des mouvements écologistes. Le patrimoine est en réalité une espèce en perpétuelle voie de reconstitution. La Terre mère bienveillante, (Patchamama en quetchua) cultivée dans ces mouvements, catalyse tous les idéaux et est féconde pour fournir un modèle à l'écologisme qui s'impose aujourd'hui comme une méta-culture. Si l'indigène ne s'y retrouve pas complètement, il joue le jeu de la reconstitution par opportunisme (Selon Descola, l'indien « *dit qu'ils sont les gardiens de la forêt sacrée parce que tout le monde comprend ce genre de discours* » (7)). Il n'empêche que malgré tout, ces sociétés ont réussi pendant longtemps à garder le sens de la mesure. La notion de limite découle de l'économie de subsistance qui s'oppose à une économie de marchandage où l'on produit du stock. Mais aussi, cette conscience de la limite est inscrite dans la cosmogonie de ces sociétés où le recyclage est un principe philosophique qui conçoit la santé dans la circulation des choses et l'échange entre les existants : échanges d'énergie pour se nourrir, échanges de vitalité pour nourrir les dieux, échanges de messages, échanges de formes dans la sorcellerie : tout transite et communique, se transforme et se recycle... Les rêves deviennent messages, la nourriture incorporée peut transmettre des forces et des identités. Manger, c'est échanger de l'énergie vitale et il y a une conscience du vivant lorsqu'on mange un animal chassé, qui induit un respect. Cette solennité interdit intrinsèquement l'idée de gaspillage et de déchet. Penser les êtres ensemble est le propre de l'animisme. Pour les sociétés traditionnelles chaque chose est à sa place. Si l'on perturbe l'équilibre, apparaissent la maladie et la mort. Il faut alors avoir recours au chamane qui rétablit le lien entre l'Homme et la nature, l'équilibre entre le monde des humains et les autres mondes, le lien entre les mondes...

Favoriser l'échange Nord/Sud

Ces mouvements de revendication de la Terre mère ont aussi le mérite de favoriser le dialogue Nord/Sud, le métissage et les allers-retours, même si à priori, ils semblent favoriser surtout un billet allé pour les uns et les autres... Bien que cela passe par une idéalisation de ces autres modes de vie, le message passe du Sud vers le Nord. Cet engouement favorise la diversité des points de vue, et propose des contre modèles : le modèle occidental, qui touche et impacte tous les peuples, n'est pas le seul valable. On redécouvre la richesse des cultures locales, les pertinences d'un artisanat branché sur le terroir et attaché au contexte géographique. A l'image de la nécessité de la diversité des cultivés (la variété des plantations nous garantit contre l'extinction de la voie unique d'un investissement dans un seul cultivé), la diversité des cultures est source de richesse et de

multiplication des paramètres de réponses culturelles face à la vie. Pourtant, le retour en arrière n'est pas possible et le retour à l'ailleurs non plus. Le métissage des cultures, ainsi que les allers retours Nord/Sud ou entre les bénéfices de la société moderne et les bénéfices de l'ancrage local, sont nécessaires.

DE LA PENSEE COMPLEXE POUR LA DIVERSITE DES POINTS DE VUE A LA PENSEE COMPLETE POUR LA TRANSCENDANCE DES POINTS DE VUE

Le XXIème siècle pour un changement de paradigme : rétablir la place du sujet ?

Avec le XXIe siècle, on cherche à redéfinir le rapport Homme/nature, à créer une société différente, sur fond de crise et de paroxysme de la chosification des êtres vivants. Les certitudes s'effondrent, les catastrophes naturelles et la pollution réajustent la place de l'Homme... Les curseurs de la classification se déplacent : la classe « Animaux » signifie telle encore quelque chose ? Une tique est aussi éloignée d'un éléphant que l'Homme de ce même éléphant, certains animaux témoignent de langage ou de techniques acquises mais aussi d'une capacité sensible et de compassion. De plus, à l'opposé de l'anthropomorphisme, on est au seuil de penser que ces derniers évoluent dans d'autres paradigmes certes, mais légitimes... , comme en un temps les dits « primitifs » rejetés de l'humanité pensante, ont gagné de se situer dans des cosmogonies différentes. Nous sommes dans le siècle où l'on revisite les cultures exotiques, non plus considérées comme historiquement « premières » mais comme singulières dans une pluralité des cultures. Sommes-nous enfin au seuil de « penser l'autre », le différent, de l'exotique qui dialogue avec la nature, à la personne en souffrance mentale, à l'animal, à l'enfant (face à l'adultocentrisme) ? Sommes-nous enfin au seuil de penser tout autre comme sujet conscient, émetteur d'un point de vue légitime ? La culture, la science et la technique, produisent de la maîtrise de la nature, de la vie, du vivant ; qui peut devenir négative (clonage, etc.). La société protectrice de la biodiversité peut mettre en avant la nécessité de la sauvegarde de l'espèce avec pour interface la destruction de l'individu animal en tant que sujet. Qu'en est-il des cochons, veaux, poules, lapins et autres canards exploités comme des choses, mutilés pour mieux entrer au service de l'Homme ? On s'alertera pour la sauvegarde de l'espèce animale dans sa valeur de patrimoine. Mais lorsqu'on peut reproduire la vie et la multiplier en engendrant veaux, vaches, cochons d'élevage, on va aussi se permettre de l'éteindre à souhait lorsque cela ne représente aucun dommage pour l'espèce. Le point de vue implique la notion de sujet. Quel animal d'élevage intensif est-il pris en compte comme sujet sensible et dans son point de vue singulier d'être vivant ?

Le pointillisme de la grenouille

Certains peuples animistes considèrent la vision de l'animal comme un point de vue, point de vue qui s'énonce à partir de sa forme correspondant à son mode de vie dans la chaîne trophique. Ici, la forme et l'appareillage des animaux impliquent une position d'énonciation différenciée tandis que chaque existant est semblable par l'énergie qui l'anime (âme). Par exemple, si l'on prend la forme du chat, en tant qu'Homme, on épouse sa vision du monde. Ainsi, le chamanisme joue sur les glissements dans la forme dans ses jeux de pouvoirs, d'accusations sorcellaires. Qui est derrière qui ? Le jaguar est-il un Homme qui veut ma peau en endossant sa force, l'Homme qui me reçoit est-il un oiseau qui va me délivrer un message ? L'éthologue Pierre Clément met en évidence une vision spécifique à chaque animal qui correspond à un paradigme particulier (l'Umwelt). La grenouille est-elle un peintre au point de vue pointilliste ? (8) Les peuples d'Amazonie et indiens d'Amérique de l'ouest et du nord seraient-ils proches de nos découvertes éthologiques ? On peut dire alors que la domination d'un seul avis sur le monde : celui de l'Homme, n'est qu'une position d'énonciation du réel. Il faut ramener tout point de vue à la complexité des points de vue : il n'y a pas de centre, même les animaux ont une grille de lecture du monde...et comment le penser autrement qu'en essayant de prendre conscience du prisme de notre colonialisme épistémologique qui devient ici colonialisme anthropogénique !

De la pensée de la catégorie à la pensée complexe

L'Homme issu de la société technico-industrielle (l'Homme profane ?) appréhende le monde en se séparant et en le séparant :

- En se séparant d'avec le paysage extérieur : d'autres peuples n'ont pas cette perception en surplomb. Chez eux, le paysage n'est pas seulement un décor mais reste un réservoir de forces symboliques qui peuvent être agissantes et donc vecteurs de proposition. *La forêt a des oreilles et le champ a des yeux, je veux voir, entendre et me taire...* Posture du poète ou de l'animiste, peut-être s'agit-il d'une même façon de rentrer en relation avec l'environnement ?
- En séparant par la pensée de la catégorie : la pensée classificatoire s'est mise au service du point de vue de l'Homme, en lui permettant de découper le réel, de le nommer et par là même de s'approprier l'objet, en l'occurrence le monde et les autres existants. L'Homme est le prédateur suprême au sommet de la chaîne du regard sur le monde. Son interprétation du réel fait étalon, s'impose et s'exporte sur le reste du vivant. Alors il faut aller vers une complexité des points de vue, pour une émergence de la réalité de l'autre, autrement dit... tenir en tension des approches opposées plutôt que chercher une panacée...(9). La mise en perspective de la transversalité des points de vue qui s'éclairent l'un par l'autre, ainsi que le constat de

l'autonomie d'un vivant qui s'exprime en dehors de la pensée de la catégorie véhiculée par l'Homme, pourraient être une voie pour approcher une pensée qui ne privilégierait aucune position d'énonciation. Pour imaginer cette pensée où il n'y a plus de centre, François Laplantine évoque la langue Japonaise, où l'on dira « il y a de l'amour dans l'air » plutôt que « je t'aime ».

L'Autonomie du vivant pour la reconnaissance de la beauté en soi

Pour approcher d'une pensée qui n'a plus de centre, pour favoriser l'émergence d'un Homme qui dialogue avec les points de vue et n'impose plus son regard au reste des existants... il faut non seulement multiplier les facettes de la réalité dans une pensée complexe, mais aussi aller encore plus loin, décrocher de la pensée linéaire qui implique un point de vue anthropocentré. Certaines voies pédagogiques développent l'ancrage sensible à l'environnement (10). Prendre conscience de l'autonomie du vivant en se situant non pas dans une extériorité observatrice, mais en « rentrant » dans l'univers du milieu, (en s'impliquant au sens de Dominique Cottureau, qui oppose « implicare », « se sentir dedans » à « explicare ») est un moyen d'approcher cette liberté de regard. On peut surfer sur une approche de cette pensée qui s'éloigne, comme le dirait François Laplantine, « du ronronnement binaire dans lequel se complait la métaphysique occidentale » (11), à travers la poésie.

Le poète contemple le réel, et, par là même, lui laisse une place... Comme le chamane qui se met en relation avec les essences, les « esprits » de la nature ; le poète se met en lien avec son environnement en lui laissant son autonomie, en développant un regard qui fait silence sur les explications, un regard libre de tout étiquetage. Platon ne nous signifiait-il pas la même chose en évoquant une beauté en soi, c'est-à-dire contemplée et non pas appropriée ni discutée, une beauté non soumise aux projections narcissiques de l'humain ? « Beauté éternelle qui ne connaît ni la naissance ni la mort, qui jamais ne change. Cette Beauté qui ne se présente pas comme un visage ou comme une forme corporelle, elle n'est pas non plus un raisonnement, ni une science. Cette Beauté existe en elle-même et par elle-même, simple et éternelle, et d'elle découlent toutes les belles choses. Si la vie vaut la peine d'être vécue, c'est à ce moment: lorsque l'humain contemple la Beauté en soi ». (12)

De la pensée complexe à la pensée complète

« Je n'étudie les choses ni ne veux les entendre, mais je les reconnais pour y avoir vécu. Je parle avec les feuilles au milieu des forêts et reçois les messages des racines secrètes » chante le poète indien Atahualpa Yupanqua (13)... Posture du poète, du mystique qui communique avec le monde ou bien rapport à la nature différencié de l'animiste qui vit la forêt comme animée ou du totémiste qui

ne conçoit pas le paysage dans une distance mais entend les rochers et les montagnes comme des forces et des alliés? Le savoir de celui qui parle avec les feuilles est-il seulement celui de l'illuminé absent du siècle des Lumières, ou bien un savoir renvoyant à une autre dimension ? (14). La poésie est une pensée qui relie et nous permet de dépasser « la pensée de la catégorie », qui classe et sépare... Le poète rentre en amitié avec la nature, remet des esprits dans la forêt, (du symbolique, du lien de réciprocité) « pour mieux habiter la terre », au sens de François Terrasson (15). C'est aussi une pensée du rythme qui contient plusieurs dimensions d'interpellation. L'ethnologue Roger Bastide voyait émerger dans la transe une approche de « la pensée de l'énergie » susceptible de subvertir et de submerger « la pensée de la catégorie » : « pour comprendre les cultes du candomblé, il me fallut changer de catégories logiques », écrit-il (16). Pensée en image et sensorielle, la poésie, comme le Candomblé, semble faire appel à d'autres véhicules que la ratio ; pour s'approcher d'une pensée plus globale, plus intuitive, plus complète. Selon Platon, l'exercice de la poésie va de pair avec une forme de dépossession : « Qui se sera, sans le délire des Muses, présenté aux portes de la poésie avec la conviction que l'habileté doit en fin de compte suffire à faire de lui un poète, celui-là est un poète manqué, comme est éclipsée par la poésie de ceux qui délirent celle de l'homme qui se possède ! » (17). S'agit-il ici de se déposséder de ce point de vue rationnel et unidirectionnel, pour appréhender le monde avec d'autres canaux de perception du réel ? Paul Feyerabend semble évoquer la même chose lorsqu'il rapporte que, dans l'antiquité, « on rencontre la conception que les poètes ne créent pas à partir d'un savoir, mais sur la base d'un certain talent naturel et guidés par l'inspiration divine comme les voyants et les oracles ». (18). Et les cosmogonies des sociétés traditionnelles sont porteuses d'une apologie de cette pensée complète où les différents plans de la complexité humaine sont réunis pour une compréhension du monde... comme l'évoque le mythe de création de la communauté des Ojibway : « Petit à petit ils (les Hommes) comprirent qu'ils faisaient eux aussi partie du cycle de la vie et qu'il devaient prendre leur responsabilités, alors la Terre Mère leur fit don du cercle magique pour leur apprendre que le monde n'est qu'un et que l'on doit vivre dans une harmonie totale entre le physique, les émotions, le spirituel et le mental, au sein de tous les êtres vivants » (19). Les sociétés traditionnelles ne sont pas des sociétés modèles. Néanmoins, elles cultivent le dépassement de cette pensée rationnelle qui coupe l'Homme de la nature et de son lien au monde. La rationalisation délie, car elle offre une réponse généraliste, détachée du lien au contexte local, qui va s'appliquer pour tout et pour tous.

Chaque société a ses pôles de richesse...mais aussi une matrice primaire et refoulée... Toutes les sociétés s'arrangent avec leurs prélèvements sur la nature, avec l'appropriation des êtres vivants, avec la gestion du monde visible comme interface du monde invisible (20), avec la notion de préservation, dans un jeu d'apparences et de refoulements. La matrice primaire des

sociétés occidentales définit comme modèle dominant cet homme rationnel, masculin, scientifique : « Pour Durkheim comme pour Kant, les formes de la connaissance rationnelle sont intemporelles et universelles. Elles peuvent bien se donner pour objet l'étude de la variation, mais c'est toujours dans les limites d'un cadre qui, lui, demeure invariable. Le sujet durkeimien demeure le sujet européen de sexe masculin, impassible, distant, conscient, vigilant, cohérent et homogène de la philosophie classique. C'est un sujet d'une totale stabilité qui lui permet de se doter d'une pure objectivité » (21). D'ailleurs, le paradigme éducationnel sous-jacent de ces sociétés nous répète : « Ne flâne pas, ne rêve pas, ne perd pas ton temps » (22). Mais le poète guette pour servir ce besoin fondamental de réenchanter le monde. C'est la matrice secondaire ou refoulée de notre société qui va s'exprimer, de manière profane et séparée des sciences, dans les humanités, considérées comme plus futiles. Pour Edgar Morin, il faut donner toute sa place à cette pensée moins sèche : « Finalement, je crois que les grandes lignes de la sagesse se trouvent dans la volonté d'assumer les dialogiques humaines, la dialogique sapiens-demens, la dialogique pro-poésie » (23). Le poète ou l'artiste sont les gardiens, dans notre société technico-industrielle, de la vitalité de la pensée ronde de l'analogie qui n'est pas celle de la pensée technique et froide, mais celle de la Sybille, cette mystérieuse entité qui parle le langage de la nature, des mythes et des rêves...(24).

Edith PLANCHE, ethnologue, Directrice-fondatrice de l'association SeA, Science et Art.

Le 22 juillet 2011

Notes et bibliographie

- (1) KEMPF Hervé, « L'occident cherche à sortir du clivage homme-nature », *Le Monde*, jeudi 26 mai 2005, p.4.
- (2) MORIN Edgar, interview Nouvelles clés.
- (3) DESCOLA Philippe, *Par delà nature et culture*, Editions Gallimard, 2005, p. 323.
- (4) (pour exprimer les choses de façon moins culturelle, « âme » entendue comme « conscience » ou témoignage de l'énergie du vivant)
- (5) VINCENT Jeanne-Françoise, « Princes, pluies et puits dans les montagnes Mofu-Diamaré (Nord Cameroun) », *Annales du Colloque Méga Tchad L'Homme et l'eau*, Université GOETHE-ORSTOM, 1997.
- (6) PLANCHE Edith, « Coutelier et/ou Thiernois, Essai de définition d'une identité culturelle », Ch. 9. in *Pays de Thiers, le regard et la mémoire*, Presses Universitaires Blaise-Pascal- Parc Régional Livradois-Forez, 1999, 2ème édition.
- (7) DESCOLA Philippe, *Diversité des natures, diversité des cultures*, Editions Bayard, Les petites conférences, 2010, p. 36.
- (8) CLEMENT Pierre, « Autant d'espèces, autant de mondes ! Des mondes animaux », *Science et Avenir*, numéro spécial 119, 7-8/1999, pp. 20-25.). Voir aussi p. 20 sa description de l'Umwelt : « Une prairie offre-t-elle aux yeux d'un taureau, d'une mouette ou d'un rotifère le même aspect qu'aux nôtres ? Selon la théorie des milieux de Uexküll, chaque animal vit dans un univers propre reflétant le vécu de son organisation sensori-motrice. »
- (9) En référence au discours inaugural de GIORDAN André, JIES, Chamonix, 2011
- (10) PLANCHE Edith, « Projet pédagogique de l'association SeA, Science et Art », in *Le Rhône, la mallette des merveilles du fleuve, Outil magique et pédagogique pour un lien entre les jeunes riverains*, conception,

rédaction générale, direction artistique Edith PLANCHE, copyright SeA, Science et Art en partenariat avec La Région Rhône-Alpes, l'Agence de l'Eau Rhône-Méditerranée-Corse, le FNADT Fond National d'Aménagement du Territoire et la Ville de La Mulatière.

(11) Voir préface de François LAPLANTINE, pour l'ouvrage d'Edith PLANCHE (textes) et Christine MIGNARD (photos). *Jour de pêche en Dombes*, éditions Aléas, 1996, p. 13.

(12) PLATON, *Le Banquet*.

(13) YUPANQUI Atahualpa, extrait de *Airs indiens*, 1946, Edition L'Harmattan, décembre 2004.

(14) PLANCHE Edith, « Quel rapport l'homme entretient-il avec la nature ? » *Le Dossier GRAINE Rhône-Alpes n°7, Eduquer à la biodiversité, Apprendre à vivre ensemble*, 2010.

(15) TERRASSON François, « Le développement durable : réalité ou beau discours ? ». *Conférence donnée à la Maison rhodanienne de l'environnement*, 2002, Lyon.

(16) A propos de Roger Bastide, François Laplantine, professeur émérite à l'université Lumière Lyon2 et vice-président de l'association SeA, Science et Art : LAPLANTINE François, *Introduction à une anthropologie modale, Le social et le sensible*, Editions Téraèdre, 2005, p. 137.

(17) PLATON in *Phèdre*, 245 a.

(18) D'après Paul Feyerabend, *Adieu la raison*, Edition Seuil, 1989.

(19) Extrait du mythe conté par Twyla Hurd Nitsch, de la communauté ojibway (Amérique du Nord) dans le livre de Peter Kulchysky, *In the Worlds of Elders: Aboriginal Cultures in Transition*. Univ. of Toronto, 1998. (Voir mythe intégral p. 17 de l'ouvrage *Regards d'ici et d'ailleurs Quand l'éducation à l'environnement explore les liens que tout peuple tisse avec la nature*, écriture collective, Editions Réseau Ecole et Nature, 2011).

(20) Nos cimetières sont criblés de références à ce monde invisible, comme par exemple les larves qui ferment les yeux aux quatre coins de la tombe, pour mieux se recueillir sur le monde intérieur et l'au-delà.

(21) LAPLANTINE François, *Le social et le sensible, introduction à une anthropologie modale*, éditions Téraèdre, 2005, p. 12. Voir aussi la référence à « l'individualodycé ». François LAPLANTINE cite Michel BENASSAYAG dans LAPLANTINE François, *Le sujet, essai d'anthropologie politique*, éditions Téraèdre, 2008 p. 93.

(22) PLANCHE Edith, « Science et art ou créer pour aimer et apprendre », in *Artistes et ethnologues, enjeux de la création*, L'ARA, 2007, pp. 55-61, voir conclusion référence à Thierry PARDO p. 61.

(23) MORIN Edgar, *Amour, poésie, sagesse*, Editions du Seuil, 1997, p.77.

(24) En référence à François TERRASSON, *La peur de la nature*, éditions Sang de la terre, 1997, Ch. Sybilles et symboles, pp. 37-43).